Maria Bouzine (Université Mohammed Premier)

Le multilinguisme dans le roman francophone subsaharien : vers une forme du renouveau linguistique, cas de Patrice Nganang

Introduction

En Afrique subsaharienne la langue française est un legs de l'occupant « Blanc ». Sa réappropriation est tributaire de deux niveaux : le premier c'est celui de cette phase d'écriture considérée comme ou parfois mieux que le modèle blanc c'est le cas de la première génération ;[1] le second niveau est l'étape de l'affranchissement, de la démarcation d'avec le modèle. Considérer la langue française comme un legs du « maître » cela ne veut pas dire que tout est né avec la phase colonialiste. Nous n'avons qu'à examiner les travaux de l'abbé Grégoire rassemblés en 1807 dans son ouvrage intitulé *De la littérature des Nègres*[2] où il est question de récits, surtout de poésie destinée à montrer que l'homme noir est apte à produire et à créer en matière d'art et de littérature et pour démontrer aussi la parfaite dignité humaine des hommes noirs. Ainsi le colonialisme n'est pas le marqueur déterminant de l'histoire de la littérature subsaharienne et maghrébine, c'est pourquoi les chercheurs ont pris le soin de différencier entre cette terminologie de postcolonial et post-colonial. Dans ce sens Jean-Marc Moura note dans son essai *Littératures francophones et théorie postcoloniale* que :

[1] Dans le cas du roman marocain de langue française Abdallah Mdarhri Alaoui dira : « Pour nous limiter aux intellectuels francophones, leur position au départ était délicate : on leur reprochait d'exprimer des idées considérées comme étrangère à l'héritage culturel national, et qui plus est, dans la langue de l'ex-colonisateur. […], ce qui suscita un doute chez les intellectuels francophones, en particulier les écrivains, et l'on se met à penser à renoncer à la langue française comme moyen d'expression' » (Alaoui 2006, 29).

[2] *De la littérature des nègres ou recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales, et leur littérature*, avec une introduction de Jean Lessay.

Dieses Werk ist als Open-Access-Publikation lizensiert unter CC-BY-NC-ND
© 2025 bei den Autor:innen, publiziert von AVM; https://doi.org/10.23780/9783960916505

> Post-colonial désigne ainsi le simple fait d'arriver après l'époque coloniale, tandis que postcolonial se réfère à toutes les stratégies d'écriture déjouant la vision coloniale, y compris la période de la colonisation. Tenir postcolonial pour seulement chronologique consiste à prendre pour référence un ensemble de phénomènes internationaux d'ordre géopolitique, sur la base (le plus souvent) d'une communauté linguistique. Le danger en a été souligné : L'opposition binaire colonial/postcolonial fait du colonialisme le marqueur déterminant de l'histoire. […]. Il y aurait là tous les symptômes d'une histoire monolithique qui accorde à toutes les autres littératures un statut prépositionnel et qui déplace la problématique de l'axe du pouvoir (véritable axe de ces études avec l'opposition Centre/Périphérie) à celui du temps. (Moura 1999, 4)

Le concept postcolonial est à entendre dans le sens d'une résistance, d'une adversité comme le précise toujours Moura avec justesse :

> Le concept de stratégie ou de résistance postcoloniale est plus intéressant. Des modes d'écriture sont considérés : polémiques à l'égard de l'ordre colonial mais surtout caractérisés par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens tels qu'ils se sont affirmés dans la culture concernée. Puis de grandes évolutions du champ littéraire, caractérisées par la négociation de plusieurs cultures, se sont organisées à partir des premières tentatives postcoloniales. (Moura 1999, 4-5)

La transgression dont parle Moura ci-dessus prend l'aspect de nouvelles tendances romanesques. Ces dernières en tant que pratiques fondées sur un principe de ruptures visent en premier lieu le renouvellement des formes d'expression. Une nouvelle manière de concevoir la langue littéraire émerge de la production des écrivains des générations postcoloniales. De nouvelles restaurations thématiques et langagières se font place au sein du roman. Il est à noter que ces restaurations s'opèrent en terre d'exil, loin du pays d'origine. Entre l'ici et l'ailleurs les romanciers africains façonnent une nouvelle esthétique. Dans cette position d'exil, et entre deux mondes les écrivains africains que Waberi a baptisés « les enfants de la postcolonie »[3] se sentent plus légers, ils peuvent ainsi prendre tout leur élan pour voir leurs ailes se déployer à volonté à l'extérieur du continent. Dans cette démarche d'émancipation littéraire, les nouveaux venants dans le champ littéraire africain sont redevables aux aînés qui étaient les pionniers en matière d'engagement linguistique.

---

[3] Entretien avec Abdourahman A. Waberi, « Ce qui nous rabaisse, c'est la violence du discours sur l'Afrique », propos recueillis par Aïssatou Bouba et Natascha Ueckmann.

Le renouveau linguistique

Issus pour la plupart de l'immigration, les écrivains africains de la période post-coloniale se sentent de plus en plus libre dans cette condition d'entre deux mondes vis-à-vis de la création littéraire. L'écriture romanesque des écrivains subsahariens de la décennie transcende les barrières du régionalisme réducteur, elle manifeste ostensiblement le désir de se situer dans une échelle universelle, au centre des préoccupations de la nouvelle société et du monde. L'éclatement linguistique, L'écriture nomade, la transhumance, l'oralité écrite, le désengagement sont l'emblème de la nouvelle génération qui s'emploie activement à extraire sa reconnaissance, à se démarquer de la génération des ancêtres, à se délester de la tutelle des prédécesseurs. Actuellement, nous remarquons l'émergence au sein de la littérature subsaharienne d'un discours tout à fait particulier que commence à nourrir cette littérature sur elle-même et sur son existence. La notion de littérature nationale au sein de la littérature subsaharienne commence à prendre de la prépondérance. Les jeunes écrivains sont de plus en plus à l'écoute des discours critiques et leurs œuvres, en général, tendent à en faire l'écho. Ce souffle du modernisme qui marque nettement l'espace de la littérature subsaharienne se caractérise par l'exploration de nouvelles voies à savoir l'écriture en langues africaines comme c'est le cas de l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop qui semble préférer de plus en plus le wolof au français. A son tour le kényan Ngugiwa Thiong'o décide de ne plus écrire en langue anglaise. Dans son essai intitulé *Decolonising the Mind* Ngugiwa Thiong'o jette les fondements de sa vision littéraire concernant la langue d'écriture. Désormais, sa langue maternelle le kikuyu sera réhabilitée afin qu'elle puisse rivaliser avec la langue de Shakespeare. Dans cette démarche dira-t-il :

> Reprendre l'initiative de sa propre histoire est un long processus, qui implique de se réapproprier tous les moyens par lesquels un peuple se définit. Le choix d'une langue, l'usage que les hommes décident d'en faire, la place qu'ils lui accordent, tout cela est déterminant et conditionne le regard qu'ils portent sur eux-mêmes et sur leur environnement naturel et social, voire sur l'univers entier. La question de la langue est cruciale et a toujours été au cœur des grandes violences faites à l'Afrique au XXe siècle. (1986, 19)

Ainsi les langues africaines semblent gagner leurs lettres de noblesse sous l'aile de la génération postcoloniale. La langue française en terre d'Afrique gagne en éléments à la fois endogènes et exogènes faits de réappropria-

tion du récit oral traditionnel, d'énonciation qui vient d'un ailleurs différent, d'éléments fertiles et fertilisants du terroir. Elle est continuellement modelée et remodelée en dehors d'un exotisme blafard pour épouser les contours si escarpés, si sinueux de la pensée de l'homme africain. Avec l'avènement des écrivains subsahariens de la décennie 2000 la langue française est soumise à un remodelage continu qui puisse faire écho à leurs prouesses scripturales et dont les facettes varies entre : métissage, déconstruction, colonage et anticonformisme linguistique. Dans cette mouvance, des noms ont lieu d'être cités comme référence : le djiboutien Abdourahman Waberi, le kényan Ngugiwa Thiong'o, l'ivoirien Maurice Bandaman, le camerounais Patrice Nganang, le congolais Alain Mabanckou et d'autres écrivains de la nouvelle génération qui se démarquent de plus en plus par leurs thématiques et l'usage de la langue d'écriture. Il est un écart à la norme qui est prôné tout au long de la création romanesque de cette nouvelle génération. Toute une nouvelle conception de l'écriture s'en dégage à travers leurs récits, et l'usage assez particulier d'une langue qui n'est pas la leur, à travers un style rénovateur qui prend forme pour caractériser ainsi la modernité au sein du champ littéraire subsaharien des années 1990-2020.[4]

Le métissage linguistique

Pénétrer l'œuvre du romancier camerounais Patrice Nganang nous invite à lire l'histoire du Cameroun. Comme nous le savons, les côtes camerounaises furent explorées en 1471 par le Portugais Fernando Póo. C'est lui qui baptisa l'estuaire du Wouri Rio dos Camarões (rivière des crevettes). Le mot Camarões a évolué sous la colonisation allemande, anglaise et française pour devenir la République du Cameroun. À partir de 1845, des missionnaires de la Baptist Missionary Society de Londres s'installèrent sur le littoral camerounais. Ils y exercèrent des activités d'évangélisation et utilisèrent le douala comme langue véhiculaire. Les missionnaires entreprirent la traduction de la Bible en douala et normalisèrent son orthographe. Cette œuvre marqua le début de la formation et de l'éducation dans une langue camerounaise et influencera la démarche des autres

[4] Se référer à l'ouvrage récent de Serghini 2023.

missionnaires de l'époque coloniale. Le douala devint une langue de travail. En même temps naissait une autre langue sur la côte camerounaise : le pidgin-english, qui s'était structuré sur une base d'anglais. Les Anglais ainsi que les Allemands ont adopté une politique, chacun à sa manière, assez souple envers les langues autochtones allant même à les enseigner dans les missions chrétiennes à l'opposé des Français qui étaient hostiles à toutes tentatives d'usage des langues locales.

Ce bref aperçu historique nous permet de comprendre cette profusion des langues dans l'œuvre de Nganang. Né en 1970 à Yaoundé au Cameroun, Patrice Nganang est l'auteur de plusieurs romans, contes et recueils de poèmes ainsi que de nombreux essais, traduits en plusieurs langues. Son roman *Temps de chien (TC)* qui fait partie de la trilogie constituée par *La Promesse des fleurs*, et *La Joie de vivre* a été distingué par le prix Marguerite Yourcenar aux États-Unis en 2001 et par le Grand prix de la littérature de l'Afrique noire en 2002. Dès l'incipit, le « je » qui assure la narration fait son apparition sous les traits d'un chien, un chien narrateur « Je suis un chien. Qui d'autres que moi peut le reconnaître avec autant d'humilité ? […]. Car j'ai fait miens les mots des hommes » (*TC*, 11). A travers le regard canin, le lecteur sera mis devant le drame que vit la communauté du quartier Madagascar à Yaoundé. Plus loin dans le livre le chien narrateur dira « si d'ailleurs je prends mes gardes devant eux (les hommes), ce n'est que par principe scientifique du chercheur en sciences humaines que je suis » (*TC*, 85). L'auteur raconte les souffrances quotidiennes des habitants de ce quartier pauvre de Yaoundé à travers le regard candide de Mboudjak, un nom qui recouvre tout une symbolique : « le nom que mon maître m'a donné est en fait Mboudjak, qui signifie ‹main qui cherche› » (*TC*, 13). Mboudjak, personnage principal, nous dresse le tableau d'une fresque humaine abritée par cet espace sordide qu'est le quartier Madagascar, un lieu de détresse, de déchéance humaine. C'est le récit de vies de personnes différentes dont le point commun est l'alcool et la chute. Au sein de ce parloir à savoir le bar « Le Client est Roi », Mboudjak a choisi d'être le fin observateur des moindres comportements des hommes. Le chercheur en sciences humaines qu'est Mboudjak soumet la population du quartier Madagascar à son regard transperçant, il y trouve une matière grasse qui attise sa curiosité au point de traquer le moindre geste, le moindre comportement. Tout est

analysé, tout est disséqué comme un habille scientifique par le chien narrateur afin de percer ce mystère que représente pour lui l'homme :

> Oui, tous les jours, j'observe les hommes, je les observe, je les observe, et je les observe encore. Je regarde, j'écoute, je tapote, je hume, je croque, je rhume, je goûte, je guette, je prends bref, je thèse, j'antithèse, je synthèse, je prothèse leur quotidien, bref encore : j'ouvre mes sens sur leurs cours et leurs rues, et j'appelle leur univers dans mon esprit. (*TC*, 35-36)

C'est donc à travers le regard du chien humaniste et philosophe que le lecteur découvre la triste réalité du quartier Madagascar, une vision du monde émouvante s'en dégage à travers ces lignes : vies brisées, rêves étouffés, espoirs asphyxiés, injustices sociales et humiliations se font écho tout au long de *Temps de chien*. Au-delà du regard sondeur du chien-narrateur c'est l'image du Cameroun et de toute l'Afrique qui est transposée avec tous leurs déboires. Et pour se faire, Nganang puise dans le terroir, il se réapproprie tous les éléments linguistiques locaux afin de toucher au plus près la réalité locale et continentale. Ainsi dira-t-il :

> J'inscris mon écriture dans le présent concret du Cameroun, dans le présent immédiat d'une ville, Yaoundé, et même plus loin, de quelques quartiers de ce Yaoundé-là. La sincérité veut que je transpose dans mes romans le langage des quartiers dont je parle, car je travaille sur une cartographie littéraire de Yaoundé. (Bessomo 2002)

Ce métissage linguistique dont use Nganang renseigne sur ce rapport si consubstantiel que nourrit l'écrivain pour la culture locale, il transpose également sa conscience aiguë vis-à-vis de la nécessité de la réhabilitation du patrimoine linguistique local et au-delà de la culture locale. L'insertion du dialecte et des langues autochtones dans la langue d'écriture instaure un certain dialogue entre le destinataire du livre et son milieu socioculturel. Par le métissage linguistique, le lecteur est ainsi plongé au cœur de sa propre culture. Le roman qui effectue son cheminement à travers le plurilinguisme convoque l'héritage populaire non pas dans une vision de réalisme racorni mais plutôt dans un rapport de poétique relationnelle assez particulier. La cohabitation de la langue française, du douala, de l'ewondo, du camfranglais (mélange de camerounais, français et d'anglais), du pidgin-english et des autres langues nationales renseigne sur cette évolution que connaît l'écriture romanesque des années 1990. Le roman est conçu comme l'espace de l'écriture libre où l'intertextualité linguistique devient une forme de béance au monde. Le roman s'est mû

en un laboratoire rendant compte de cet état de défiance vis-à-vis de la doxa. L'écrivain remet en considération la normativité de la langue littéraire, il lui donne une nouvelle conception devenant par la suite de plus en plus perméable à toutes les langues locales du pays. L'écrivain adhère ainsi au plurilinguisme en ce sens qu'il se situe au carrefour des langues et des dialectes. *Temps de chien* devient le creuset du dialogue linguistique, les passages où langues et dialectes s'entremêlent prolifèrent au point de devenir une vraie alchimie. Les passages suivants reflètent nos propos :

- Mbeke di ? Cria-t-il, mbe ils ont arrêté l'écrivain-a ? Sé ? Nùmke ? Ntog a ya ? Comment ? Vous dites vrai ? A tat'te. (*TC*, 145)[5]
- Menmà, you tchofia ? (*TC*, 43)[6]
- Dan sapacki day for kankan-o. (*TC*, 52)[7]
- Ma woman no fit chasser me for ma long, dis donc ! Après tout, ma long na ma long ! (*TC*, 80)[8]

Il semble de prime abord au lecteur que ce mélange des langues et des dialectes au sein du roman n'est qu'une juxtaposition de blocs hétérogènes. En réalité, ces différentes langues dont regorge le roman du camerounais fusionnent parfaitement avec la langue d'écriture. Elles s'enracinent dans la texture du roman comme un organe qu'un chirurgien à la main habile greffe dans le corps d'un patient. Certes, en matière de greffe d'organes, il y a toujours ce risque de rejet de l'organe greffé par le corps hôte d'où l'intérêt d'un examen de compatibilité qui, d'habitude, doit précéder ce genre d'intervention, et c'est ce qui nous fait dire que dans *Temps de chien* Nganang procède comme un chirurgien. Il greffe des langues locales dans la structure du roman. L'effet du rejet est contrôlé par le romancier puisque le lecteur remarque une harmonie dans la structure multiforme du livre. La difficulté de compréhension pour un lecteur non camerounais est contournée grâce à un usage abondant et régulier des

---

[5] Traduction des passages comme indiquée dans les notes infrapaginales du roman : « Quand ? Pourquoi ? En passant par où ? (…) C'est un mensonge ! » 145.

[6] « Fils de ta mère, as-tu la paix ? »

[7] « Ces prostituées ont des caractères divers. »

[8] « Ma femme ne peut pas me chasser de ma maison (…), ma maison, c'est ma maison. »

notes infrapaginales. Sur 128 notes que compte *Temps de chien*, 122 sont des traductions en français des expressions en langues camerounaises. Une certaine fusion prend ainsi forme au sein du roman ne laissant entrevoir nulle incompatibilité quelle que soit sa nature. L'œuvre se présente ainsi comme un espace ouvert, disposé à accueillir les différents récits qui s'enchevêtrent les uns aux autres. Le métissage linguistique assure un certain ancrage voire un enracinement au sein de la réalité sociolinguistique du Cameroun véritable mosaïque linguistique. La diversité linguistique du Cameroun, l'éparpillement des ethnies font qu'aucune langue nationale n'est rehaussée au rang de langue standardisée porte-parole d'une nation linguistiquement unie et véhiculaire d'une identité nationale où chaque camerounais s'y reconnaît. Sur cet aspect du recul des langues nationales l'universitaire camerounais Zachée Denis Bitjaa Kody affirme :

> Dans les usages, les langues camerounaises perdent progressivement du terrain au profit des langues officielles. L'espace géographique des langues véhiculaires du Cameroun méridional (ewondo et duala) se réduit quotidiennement sous l'avancée du français. Ces langues ne sont plus connues des jeunes générations dans les zones où elles furent véhiculaires il y a vingt ans ; et leur emploi comme langue maternelle est menacé par l'usage fréquent du français jusque dans la communication familiale. (2001)

C'est ce qui fait que les langues camerounaises perdent progressivement du terrain au profit des langues étrangères. Cette situation a fait que le gouvernement camerounais entreprend plusieurs tentatives de survie des idiomes locaux afin de les consolider et d'éviter leur disparition totale. La constitution du Cameroun du 18 janvier 1996 dans son article premier mentionne ce qui suit :

> La République du Cameroun adopte l'anglais et le français comme langues officielles d'égale valeur. Elle garantit la promotion du bilinguisme sur toute l'étendue du territoire. Elle œuvre pour la protection et la promotion des langues nationales.

Cette volonté politique exprimée sans ambages s'est donné plusieurs stratégies afin de la concrétiser. Nous donnerons comme exemple le projet LASCOLAF (Les Langues de Scolarisation dans l'Enseignement

Fondamental en Afrique Subsaharienne Francophone).[9] Bien que le souci de la préservation des langues nationales semble au cœur des préoccupations des décideurs camerounais, toutefois la concrétisation de ce chantier linguistique est à mille lieues de la réalité. Le contexte sociologique du Cameroun étouffe toutes tentatives de réanimation des idiomes nationaux en ce sens que la réussite sociale est tributaire des langues occidentales. Cette réalité apparaît clairement à travers les propos de l'universitaire camerounais Bitjaa Kody :

> La mise en œuvre de cette politique linguistique est incompatible avec le contexte sociologique actuel dans lequel seuls les diplômes obtenus en langues reconnues donnent accès à l'emploi et assurent la promotion sociale de leurs détenteurs. L'enseignement des langues nationales comme une fin en soi, pour assurer la communication ou pour la préservation des cultures qu'elles expriment, tel qu'il est décrit dans ces textes, ne peut garantir ni le succès de l'expérience, ni l'émergence et la survie des langues nationales. (Kody 2014)

Nganang dans *Temps de chien* semble conscient de cet état de fait, toutefois dans sa pratique littéraire la question de la préservation de l'héritage linguistique camerounais ne se pose pas en termes de choix entre telle ou telle langue. Pour lui, il s'agit de rendre l'espace du roman perméable au plurilinguisme. Cette entreprise peut être conçue tel un projet linguistique défendu par le romancier camerounais devenant par la sorte à son tour un véritable acteur pour une politique voire une conscience linguistique qui ne résulterait pas uniquement des instances officielles.

---

[9] Ce projet qui a été initié et s'est fixé cinq objectifs spécifiques : 1. Élaborer une bibliographie commentée faisant une sorte d'« état de l'art » descriptif et théorique concernant les langues et l'éducation au Cameroun ; 2. identifier les stratégies pédagogiques les plus appropriées dans le contexte multilingue Cameroun au service d'une meilleure efficacité des politiques linguistiques ; 3. Examiner les interactions entre langue française et langues camerounaises dans les politiques publiques d'éducation et de formation ; 4. Proposer des concepts opératoires et des pistes de réforme qui permettent l'amélioration de la maîtrise des langues d'enseignement fondamental du Cameroun, au service de la qualité et de l'efficacité de son système éducatif ; 5. Formuler des recommandations en vue de la mise en œuvre effective de l'enseignement bi-plurilingue dans le système éducatif camerounais.(pour plus de détails lire à ce sujet le rapport de l'équipe–Cameroun réalisé par : Pr. Barnabé MBALA ZE et Pr. Rodolphine Sylvie WAMBA, ENS /Université de Yaoundé I).

Il paraît clair que les écrivains subsahariens des années 1990-2020 excellent dans la distorsion par rapport à la langue et qu'ils nourrissent une ferme volonté d'écart vis-à-vis de la doxa. La langue de ces romanciers se fait en écho aux évolutions du monde et aux trémoussements du continent noir. La plume de ces écrivains rehausse l'usage de la langue nationale au rang de langue capable de dire le littéraire. Ces écrivais affirment qu'ils sont libres vis-à-vis de la langue, en fait ils mettent en surface leur ferme volonté de transcender les barrières sociolangagières qui subsistent en matière de création. Ils réclament indubitablement que leur visée c'est d'écrire tout simplement. La démarche des romanciers francophones qui consiste à inscrire textuellement la diglossie caractérisée par l'investissement de la langue de l'écriture par l'idiome maternel, s'accompagne d'une remise en question de la langue française. Ainsi, l'écriture chez ces romanciers devient le lieu symbolique où s'exprime la voix de la subversion. Quant aux anglophones comme Ngugi wa Thiong'o, la langue anglaise est considérée comme l'outil idéal qui est en mesure de servir la langue nationale. Ces écrivains par leurs prouesses scripturales aspirent à toucher de plus près la réalité du vécu de l'homme africain. Cette prise de position qui se dégage à travers la place qu'ils accordent de plus en plus aux langues nationales dans le roman témoigne d'une nouvelle conscience linguistique et d'un désir ardent de voir un jour ces langues au même rang que le français ou l'anglais. Cette nouvelle conscience linguistique semble prendre toute son acuité en espace d'accueil, comme si cet espace, considéré comme terre autre, renforce le rapport à la langue maternelle.

Bibliographie

Alaoui, Abdallah Mdarhri, *Aspects du roman marocain (1950-2003), Approche historique, thématique et esthétique*, Rabat, éditions Zaouïa, 2006.

Belhabib, Assia, *La langue de l'hôte*, Rabat, Editions Okad, 2009.

Bessomo, Ada, *Alain Patrice Nganang : « le siège de l'écrivain n'est confortable nulle part »*, 2002, en ligne : http://www.artatoom.com/

chronique.php?id_typechronique=2&id_chronique=4 (consulté en décembre 2015).

Bouba, Aïssatou/Ueckmann, Natascha, « ‹Ce qui nous rabaisse, c'est la violence du discours sur l'Afrique› : entretien avec Abdourahman A. Waberi », dans *Lendemains*, n°132, 2008, 143-155.

Grégoire, Henri, *De la littérature des nègres, recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature*, chez le libraire Maradan, 1808.

Kody, Bitjaa Z. Denis, « Émergence et survie des langues nationales au Cameroun », dans *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, n°11, 2001, en ligne : http://www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm (consulté le 30.11.2022).

Kourouma, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

Leftah, Mohammed, *Ambre ou les métamorphoses de l'amour*, Paris, édition de la Différence, 2006.

Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.

Nganang, Patrice, *La joie de vivre*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.

Nganang, Patrice, *La Promese des fleurs*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Nganang, Patrice, *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1999.

Sartre, Jean Paul, *Orphée Noir, Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, Quadrige/PUF, 1948.

Serghini, Jaouad, *Les nouvelles tendances du roman africain*, Saarbrücken, édition universitaire européenne, 2016.

Serghini, Jaouad, *La littérature subsaharienne du renouveau : Nouvelles voies romanesques du Sud 1990-2000*, Paris, L'Harmattan, 2023.

Thiong'o, Ngugi wa, *Decolonising the Mind*, Nairobi, Heinemann, 1986.